

August Wilhelm von Schlegel an Guillaume Favre

Paris, 17.12.1817

Empfangsort	Genf
Anmerkung	Empfangsort erschlossen.
Handschriften-Datengeber	Genf, Bibliothèque de Genève
Signatur	Ms. suppl. 968, f. 67r-68v
Blatt-/Seitenzahl	2 S., hs. m. U.
Bibliographische Angabe	Adert, Jules: Mélanges d'histoire littéraire par Guillaume Favre. Avec des lettres inédites d'Auguste-Guillaume Schlegel et d'Angelo Mai. Bd. 1. Genf 1856, S. CVI–CVII.
Editionsstatus	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
Zitierempfehlung	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-01-22]; https://august-wilhelm-schlegel.de/version-01-22/letters/view/4818 .

[1] Paris, 17 décembre 1817.

J'ai un million de pardons à vous demander, Monsieur; non-seulement j'ai tardé jusqu'à présent de répondre à votre lettre, dont je ne veux pas rappeler la date pour ne pas aggraver mes torts, mais je n'ai pas fait encore vos dernières commissions savantes. J'ai été en effet fort occupé tout ce temps-ci. Vous connaissez le motif principal de mon séjour à Paris: les soins à donner à l'édition d'un ouvrage posthume, dont j'ai en même temps promis de faire une traduction allemande, continueront pendant tout le reste de l'hiver de remplir beaucoup d'heures dans la journée. Nous en sommes toujours aux travaux préparatoires, mais j'espère que l'impression pourra bientôt commencer. J'écarte exprès mes sujets favoris de recherches pour ne pas me distraire; cependant, je n'ai pas pu m'empêcher de faire un petit livre depuis ma dernière lettre. Ce sont des *Observations sur la langue et la littérature provençales* relatives aux recherches de M. Raynouard. Cela fera une centaine de pages; tout est déjà achevé, aux notes près, dans lesquelles je compte reléguer l'érudition. Voyant que je n'aurais pas le loisir de terminer pendant cet hiver mon *Essai sur la formation de la langue française*, qui fera peut-être un gros volume, j'ai anticipé sur ce sujet, voulant donner une bagatelle qui pût intéresser les hommes instruits en France, avant de quitter ce pays, qui sait? pour longtemps. Cela me fera, j'espère, un moins mauvais renom. J'ai communiqué [2] mon manuscrit à M. Raynouard, mais je ne l'ai pas encore vu depuis. Il est toujours à Passy, et absorbé par ses travaux.

Je persiste toujours dans mon avis que vous devriez donner un court article à la *Bibliothèque Universelle* et traiter ensuite dans un écrit particulier la filiation des traditions fabuleuses d'Alexandre. Vous ne seriez pas gêné pour l'espace, et vous pourriez donner à ce sujet intéressant tel développement que vous voudriez. Si cela pouvait vous engager à venir à Paris, j'en serais enchanté. Vous supposez que, parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale, le N°4880 porte seul le nom de J. Valerius. Mais il se trouve également à la fin du N° 8518. Je m'en vais le confronter avec le N°4880 et avec le plus ancien manuscrit grec. Je pense que les copistes ont pris de très-grandes libertés, soit avec le texte grec, soit avec la traduction latine, parce que ce livre, même dans le moyen âge, ne jouissait pas d'une autorité classique, et qu'il était considéré uniquement comme un conte merveilleux sous le rapport de l'amusement. Je profiterai de mes premiers loisirs pour répondre le mieux que je pourrai à vos différentes questions. Je remarque en passant que *le père Andrès s'est trompé en faisant apporter les traditions concernant Alexandre et même son nom en Espagne* par les Arabes. Il est bien manifeste que le vieux poème espagnol est puisé à la source latine.

Au milieu de toutes mes autres occupations, je ne [3] puis pas me résoudre à laisser mes Indiens tout à fait de côté, d'autant plus que je ne sais pas quand j'aurai l'occasion de lire des manuscrits comme je fais actuellement. J'espère bien faire quelque chose de cette étude dans la suite.

Je viens de recevoir une vocation aussi honorable qu'avantageuse: on m'offre une chaire à l'Université de Berlin. On m'invite à faire moi-même mes conditions; ainsi je ne sais pas encore comment la négociation tournera. Mon projet favori était de me fixer entre Genève et Coppet. Il m'en coûterait beaucoup de m'éloigner pour longtemps et peut-être pour toujours des lieux auxquels tant de souvenirs m'attachent. D'autre part, j'aimerais bien reparâître encore sur la scène littéraire dans ma patrie; il me faut un aiguillon d'activité, pour oublier mes chagrins et ne pas tomber dans une espèce d'apathie. Vous ne sauriez vous figurer combien je suis étranger à tous les amusements de Paris, y compris la politique. Il se pourrait que j'allasse à Berlin, en me proposant de revenir après quatre ou

cinq ans chercher une retraite paisible sur les bords de votre lac. Si la Providence m'accorde encore quelques années, je pourrai bien alors me considérer comme un vétéran *rude donatus*.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon sincère attachement. Je vous prie de présenter mes respects à Madame Favre. On me charge de beaucoup de choses pour vous.

SCHLEGEL.

[4]